Les élites urbaines dans l'Empire romain d'Orient (IVe-VIe siècles). Introduction

Vincent Puech

► To cite this version:

Vincent Puech. Les élites urbaines dans l'Empire romain d'Orient (IVe-VIe siècles). Introduction.
Topoi Orient - Occident, 2007, 10.3406/topoi.2007.2240 . hal-02567188

HAL Id: hal-02567188

<https://hal.science/hal-02567188>

Submitted on 7 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Vincent Puech

Citer ce document / Cite this document :

Puech Vincent. Introduction. In: Topoi, volume 15/1, 2007. pp. 311-317;

doi : <https://doi.org/10.3406/topoi.2007.2240>

https://www.persee.fr/doc/topoi_1161-9473_2007_num_15_1_2240

Fichier pdf généré le 27/10/2018

LES ÉLITES URBAINES DANS L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT (IV^e-VI^e SIÈCLES)

Journée d'études organisée à l'Université de Versailles-Saint-Quentin
par le Laboratoire URMED (UMR 8167) le 11 juin 2004

Introduction

« Cela a été ainsi observé, pour séparer les hommes d'esprit, gentils et bien disants, d'avec les incivils, rudes et mal polis ; les premiers sont appelés *urbains*, parce que dans les villes les compagnies des personnages savants et bien appris se rencontrent, les mœurs et la langue se façonnent : au contraire des villages et pays plat, où les nobles ou villageois ne sont différents que d'habits et de révérence » : ainsi s'exprimait un homme de loi du xvi^e siècle français, prétendant expliquer pourquoi « le mot *rustique* est souvent pris pour injure »¹. À la suite de cet humaniste, on peut rappeler que le terme d'élites vient du latin *eligere*, distinguer ce qu'il y a de meilleur. Il semble donc que l'on puisse considérer la ville comme un milieu producteur d'élites, à la fois au sein d'une hiérarchie sociale et dans le domaine des représentations.

Pourtant, le terme d'élites a longtemps fait débat et exige toujours d'être justifié. L'un des derniers colloques d'histoire ancienne portant sur la question s'intitulait *Les élites et leurs facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*². Les participants s'interrogèrent sur la possibilité de remplacer le terme d'« élites » par celui de « notables ». La définition d'une élite pouvait sembler trop floue tandis que le terme de notables renvoyait aux *Honoratioren*, définis par Max Weber comme une catégorie sociale qui dispose de loisirs lui permettant de s'investir de façon continue dans la politique. Les notables étaient donc emblématiques de la cité classique, avec ses magistratures électives et ses pratiques évergétiques. Néanmoins, Mireille Cébeillac-Gervasoni et ses collègues optèrent

1. Jean Duret, avocat au présidial de Moulins, dans ses *Commentaires aux coutumes du duché de Bourbonnais* (1584), cité par A. Jouanna dans CHAUSSINAND-NOGARET 1991, p. 101-102.

2. CÉBEILLAC-GERVASONI et LAMOINE 2003.

pour le terme d'« élites », qui permettait d'intégrer des groupes sociaux plus divers que les notables au sens strict, par exemple des militaires ou des hommes d'affaires. Jean-Louis Ferrary rappelait cependant dans ses conclusions qu'il faut éviter d'étendre la notion d'élite à un point tel qu'aucune valeur opératoire ne puisse plus lui être attribuée.

À propos de l'Antiquité tardive, l'étude des élites urbaines aurait pu nous ramener vers le terme de « notables ». Il vient d'être précisé et simultanément défini par Wolfgang Liebeschuetz³ et Avshalom Laniado⁴ : les notables prennent la succession des curiales dans le gouvernement des cités, mutation qui s'opère entre le IV^e et le VI^e siècle, à des rythmes variés selon les situations locales. Les deux auteurs s'accordent sur ce qui distingue les notables des curiales : ils ne sont plus soumis à un recrutement censitaire strict, ni à des obligations héréditaires, ni à une solidarité collective. Par contre, ils restent bien cooptés, tenus à des *munera* et détenteurs de pouvoirs. D'un côté, les notables de l'Antiquité tardive nous éloignent de la cohésion de la cité classique. Mais d'un autre point de vue, ils nous ramèneraient presque au cas des antiques évergètes. Ce serait oublier que toute cette mutation est principalement liée à la puissance nouvelle de l'administration impériale, mais aussi de l'Église. Ce nouveau contexte politique invite bien sûr les spécialistes de l'Antiquité tardive à dépasser le cadre de la cité tant sur le plan de l'échelle géographique que sur celui des catégories sociales.

C'est pourquoi s'est tenu en 1999 à l'Université de Californie un colloque dirigé par Claudia Rapp et Michele Salzman sur les « Élités dans l'Antiquité tardive »⁵. Malgré l'apparence traditionnelle du sujet, cette rencontre a ouvert des voies pionnières, en particulier en définissant fermement la notion d'« élites » d'un point de vue à la fois sociologique et culturel. Claudia Rapp montre qu'au sein de la structure sociale très hiérarchisée de l'empire romain tardif, l'appartenance à l'élite sociale était déterminée par cinq facteurs liés les uns aux autres : naissance noble, éducation, richesse, office et proximité avec l'empereur⁶. Dans ces conditions, on assiste selon John Matthews à une « prolifération des élites »⁷. Pour l'auteur de *Western Aristocracies and the Imperial Court, A. D. 364-425*, les élites se diversifièrent de plus en plus, à mesure que la structure politique devenait, elle, de plus en plus simple, centrée sur l'empereur. Cette simplicité concerne cependant la structure politique fondamentale et non les détails de son organisation. C'est

3. LIEBESCHUETZ 2001.

4. LANIADO 2002.

5. RAPP et SALZMAN 2000.

6. C. RAPP, « The elite status of bishops in late Antiquity in ecclesiastical, spiritual and social contexts », dans RAPP et SALZMAN 2000, p. 379-400.

7. J. MATTHEWS, « The Roman Empire and the Proliferation of Elites », dans RAPP et SALZMAN 2000, p. 429-446.

la complexité des problèmes posés à l'administration impériale qui engendra justement la création de nouvelles élites.

À partir de ces bases, la première direction de recherches de nos collègues américains concernait le caractère politique de ces élites, qui doivent, selon Peter Brown, leur raison d'être à un système impérial⁸. L'auteur de *Pouvoir et persuasion dans l'Antiquité tardive* ajoutait que l'appartenance à ces élites impériales implique une rupture avec la cité d'origine et sa hiérarchie bien installée. Ce problème des relations entre la cité et l'État fut développé par Alexander Skinner⁹. Il rappelle que Paul Lemerle puis Gilbert Dagron invoquèrent une opposition entre Libanios et Thémistios, révélatrice d'une fracture entre les élites qui restaient fidèles aux cités et celles qui s'engageaient dans l'administration impériale. Pour éclairante que soit cette confrontation de deux mentalités, elle peut être complétée par la méthode suivie par Paul Petit dans son article « Les sénateurs de Constantinople dans l'œuvre de Libanios »¹⁰ : il y donne la liste de tous les membres de l'élite antiochéenne entrés dans la hiérarchie sénatoriale constantinopolitaine. Ainsi, la croissance de l'aristocratie sénatoriale de Constantinople constitue un regroupement de certains éléments issus des élites civiques. L'œuvre de Libanios elle-même, et en particulier sa correspondance, témoigne de la collusion entre les aristocrates des cités, désireux de s'assurer du contrôle des conseils civiques, et leurs homologues présents dans la hiérarchie impériale. On le voit bien au travers des lettres de recommandation de Libanios au profit de ses élèves tentant d'entrer dans l'administration impériale.

Une seconde direction de recherches du colloque californien s'attachait au recrutement des évêques, particulièrement examiné par Claudia Rapp¹¹. Les évêques s'avèrent surtout choisis au sein de l'aristocratie foncière provinciale, c'est-à-dire des curiales, dont la place se trouvait bien établie dans les structures politiques locales et qui pouvaient accéder à une éducation coûteuse. L'origine curiale de nombreux évêques les plaçait cependant en dessous de l'aristocratie sénatoriale, en termes de hiérarchie basée sur la dignité et l'office. L'accession à l'épiscopat de membres de la classe sénatoriale débuta deux générations après Constantin. Elle reflète à la fois l'expansion numérique de l'ordre sénatorial, liée à la création du sénat constantinopolitain, et un changement dans la sociologie des évêques. Les vieilles familles sénatoriales, attachées aux magistratures et aux prêtrises civiques, furent très longues à embrasser le christianisme. Ce n'est pas avant les dernières décennies du IV^e siècle qu'un nombre significatif de membres de

8. P. BROWN, « The Study of Elites in Late Antiquity », dans RAPP et SALZMAN 2000, p. 321-346.

9. A. SKINNER, « The birth of a "Byzantine Senatorial" Perspective », dans RAPP et SALZMAN 2000, p. 363-378.

10. PETIT 1957.

11. C. RAPP, *op.cit.*

l'ancien ordre sénatorial furent convertis à la nouvelle religion. Pour des sénateurs de la fin du IV^e et du V^e siècle, l'épiscopat ne fut pas un choix de carrière initial, mais plutôt de retrait du monde après l'occupation d'un important office civil. Le premier évêque de Constantinople d'origine sénatoriale fut en 381 Nectarios, auparavant préfet de la Ville. Au VI^e siècle, par contre, davantage de membres de lignages sénatoriaux se dévouent au christianisme dès leur jeunesse, et n'occupent pas d'autre fonction que celle d'évêque.

Enfin, ce colloque de 1999 évoquait par la voix de Susanna Elm l'articulation entre les valeurs traditionnelles des élites antiques et les nouvelles vertus chrétiennes¹². En ce sens, le Discours 43 de Grégoire de Nazianze, l'Oraison funèbre de Basile de Césarée, revêt une valeur exemplaire. L'architecture d'ensemble correspond à un discours d'éloge classique, mais on assiste, à l'intérieur des différentes parties, à un exposé des vertus religieuses. Se trouvent ainsi successivement louées les qualités suivantes : noble naissance, appartenance aux classes gouvernantes, *paideia*, pratique de la rhétorique, période de retraite et d'immersion dans l'Écriture, et, enfin, refus des charges publiques, ce qui est un thème platonicien et cicéronien adapté à un but chrétien. Au contraire, dans son Discours 42, Grégoire le Théologien décrit ses ennemis comme opposés en tout point à ce portrait : en deux mots, il s'agit de parvenus et de carriéristes. Ainsi, la mentalité de ces élites témoigne de « cette âme jeune, enchaînée par l'esprit de la civilisation antique, incapable de se mouvoir en toute liberté », caractère original de l'Antiquité tardive décelé par Oswald Spengler dans *Le Déclin de l'Occident*.

Un tel colloque consacré aux « Élités dans l'Antiquité tardive » fournit donc un précieux point de départ. Pour tenter de prolonger ces travaux, il est apparu intéressant de concentrer le propos sur « Les élites *urbaines* dans l'Empire romain d'Orient (IV^e-VI^e siècles) ». La définition de la ville dans l'Antiquité tardive orientale pourrait occuper longtemps. D'une part, en effet, les critères historiques constitutifs de la ville sont particulièrement difficiles à cerner dans les sources de cet espace et de cette époque, qu'il s'agisse de la diversité des fonctions, en particulier des activités économiques, ou du pouvoir exercé sur un territoire. Mais d'autre part, on ne se trompe guère en considérant comme villes les chefs-lieux des cités, qui sont en même temps les sièges épiscopaux, tandis que les plus éminents d'entre eux sont susceptibles de devenir capitales provinciales et sièges métropolitains, capitales diocésaines et éventuellement patriarcats. L'insistance mise sur le caractère urbain des élites vise d'abord à envisager la ville comme lieu de pouvoir. Dans sa conclusion du congrès des médiévistes français et italiens sur *Les élites urbaines au Moyen Âge*, Jacques Le Goff rappelait que « la plupart des atouts qui ont permis à ces "élites" de se former, de s'imposer et de durer relevaient surtout du pouvoir »¹³. Dans l'Empire romain d'Orient, les villes apparaissent d'une

12. S. ELM, « A Programmatic Life : Gregory of Nazianzus' *Orations* 42 et 43 and the Constantinopolitan Elites », dans RAPP et SALZMANN 2000, p. 411-428.

13. LE GOFF 1997, p. 444.

part comme des relais du pouvoir central ou régional. Mais elles se présentent d'autre part comme des pôles structurant les territoires provinciaux, dans le cadre des cités. Les élites urbaines peuvent être ainsi étudiées comme le groupe social opérant l'articulation entre les sociétés locales et le pouvoir central, qu'il s'agisse de l'administration impériale ou de l'Église. Particulièrement pertinente pour notre sujet est la définition de l'élite proposée par Guy Chausseinand-Nogaret : « l'ensemble des groupes sociaux qui, par leur statut juridique, leur richesse, leurs talents ou quelque cause que ce soit qui leur assure une position unique au sommet de la hiérarchie, s'isolent du reste de la société et entretiennent des rapports privilégiés avec le pouvoir, le monopolisent ou l'influencent »¹⁴.

La notion de pouvoir urbain suggère donc une optique précise dans l'examen des élites dans l'Empire romain d'Orient. Elle permet sans doute de prolonger la réflexion de nos collègues américains dans les deux voies qu'ils avaient ouvertes. D'un premier point de vue s'impose une nouvelle étude du rôle des élites au centre des relations entre la ville et l'État. Les élites urbaines traditionnelles s'intègrent dans le nouvel empire forgé par Constantin et ses successeurs. Réciproquement, cette structure politique en gestation produit de nouvelles élites spécifiquement urbaines. D'un second point de vue, il faut plus particulièrement s'attacher à la prééminence de l'évêque dans le pouvoir urbain. L'évêque devient l'un des rouages essentiels d'un régime où l'État et l'Église fonctionnent de manière parallèle sinon toujours convergente. Par ailleurs, l'évêque maintient la vivacité d'un pouvoir urbain sur des territoires dépendants. On reconnaîtra ces deux directions dans les communications présentées ici. Pour mieux cerner leur apport original s'agissant d'une période de mutations, elles ont été insérées selon l'ordre chronologique de leurs thèmes.

Les communications qui suivent suggèrent finalement, du point de vue des définitions, deux acceptions de la notion d'élite urbaine. D'une part, elle revêt un sens interne à la ville : l'élite d'un espace urbain. D'autre part, elle comporte une signification externe : l'élite d'un lieu de pouvoir, autrement dit le groupe social représentant la ville en dehors d'elle-même. Ces deux acceptions permettent de saisir l'intérêt du facteur urbain dans l'étude des élites : les villes renvoient à des échelles géographiques, elles constituent des instruments d'analyse de structures plus vastes, des cités jusqu'à la totalité territoriale de l'Empire romain d'Orient.

Du point de vue des résultats fondamentaux, les premières conclusions concernent la relation entre la ville et l'État. Davantage qu'on ne l'avait cru, le pouvoir urbain des notables constitue toujours une base essentielle de définition des élites : si les cités s'affaiblissent, les villes sont les lieux où s'expriment toujours la richesse, l'évergétisme, la recherche d'une carrière administrative ou ecclésiastique. Grâce à la présence en leur sein du pouvoir central, les villes contribuent au façonnement des nouvelles élites, qui prennent possession du sol urbain au service de leur prestige social. Sur le plan politique se mettent en place

14. CHAUSSINAND-NOGARET 1978, p. 9-10.

des relations dialectiques entre la capitale et les villes de province : Constantinople ne constitue un pôle de stabilité politique qu'au prix d'un certain renouvellement du personnel dirigeant, au gré de la mobilisation des élites urbaines en différents lieux de l'Empire. Les élites des villes frontalières s'imposent enfin dans les relations entre l'Empire et les pouvoirs extérieurs : leurs fidélités peuvent peser sur les évolutions géopolitiques rapides de la période.

Une seconde série de conclusions intéresse la prééminence épiscopale dans le pouvoir urbain. Les villes ont un rôle fondamental dans l'instauration d'une hiérarchie ecclésiastique : patriarcats, métropoles provinciales, cités. Les évêques se dotent d'un personnel de juristes destiné à affirmer leur juridiction, mais aussi leurs réseaux d'influence urbains. Ils disposent d'une autorité sur le peuple même des villes épiscopales, ce qui leur permet de se faire entendre du pouvoir central. Enfin, ils imposent toujours le pouvoir urbain aux campagnes, en maintenant strictement une adéquation entre chef-lieu de cité et siège épiscopal.

En définitive, l'Empire romain d'Orient des IV^e-VI^e siècles se révèle comme une période de transition dans l'histoire des élites urbaines. Les villes ne constituent plus les têtes des petits organismes politiques que furent les cités dans l'Antiquité classique. Mais elles conservent tout leur poids dans la mise en place des structures étatiques et ecclésiastiques protobyzantines. On reconnaît de la sorte un caractère original de l'Antiquité tardive, une époque où les cadres hérités de l'Antiquité sont mis au service d'une civilisation nouvelle.

Vincent PUECH

Université de Versailles-Saint-Quentin

UMR 8167

Références bibliographiques

CÉBEILLAC-GERVASONI et LAMOINE 2003

M. CÉBEILLAC-GERVASONI et L. LAMOINE (éd.), *Les élites et leurs facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, Rome-Clermont-Ferrand.

CHAUSSINAND-NOGARET 1978

G. CHAUSSINAND-NOGARET, *Une histoire des élites, 1700-1848*, Paris.

CHAUSSINAND-NOGARET 1991

G. CHAUSSINAND-NOGARET (dir.), *Histoire des élites en France du xvi^e au xx^e siècle*, Paris.

LANIADO 2002

A. LANIADO, *Recherches sur les notables municipaux dans l'Empire protobyzantin*, Paris.

LE GOFF 1997

J. LE GOFF, « Tentative de conclusions », dans *Les élites urbaines au Moyen Âge, XXVII^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public*, Rome-Paris, p. 443-456.

LIEBESCHUETZ 2001

J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *The Decline and Fall of the Roman City*, Oxford.

PETIT 1957

P. PETIT, « Les sénateurs de Constantinople dans l'œuvre de Libanios », *Antiquité classique* 26, p. 363-366.

RAPP et SALZMAN 2000.

C. RAPP et M.R. SALZMAN éd., *Elites in Late Antiquity* dans *Arethusa* 33 (3), p. 315-468.